

ANDREW SEAN GREER



ARTHUR MINEUR



court à sa perte

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Stéphane Vanderhaeghe

Chambon

Arthur Mineur court à sa perte

DU MÊME AUTEUR

LES CONFESSIONS DE MAX TIVOLI, L'Olivier, 2005 ; Points n° 2222.

L'HISTOIRE D'UN MARIAGE, L'Olivier, 2009 ; Points n° 2323.

LES VIES PARALLÈLES DE GRETA WELLS, L'Olivier, 2014 ; Points n° 4015.

LES TRIBULATIONS D'ARTHUR MINEUR (prix Pulitzer 2018), Chambon, 2019 ; Babel n° 1755.

Titre original :

Less Is Lost

Éditeur original :

Lee Boudreaux Books/Little, Brown and Company, New York

© Andrew Sean Greer, 2022

© ACTES SUD, 2024

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-18649-4

ANDREW SEAN GREER

Arthur Mineur court à sa perte

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Stéphane Vanderhaeghe

Chambon

pour mon formidable père, William Greer

*Celui dont on peut rire de bon cœur, celui-là,
soyez-en sûr, a plus d'étoffe peut-être que vous ne
le croyez.*

HERMAN MELVILLE, *Moby Dick*.

Coucher de soleil

Mineur aurait dû se douter, quelques semaines plus tôt à la clinique, que son couple battait de l'aile. Ce n'était qu'une banale prise de sang dans le cadre d'un banal bilan médical, le genre auquel, passé la cinquantaine, un homme doit se plier une fois par an en Amérique. La clochette tintinnabula lorsqu'il ouvrit la porte de la clinique, et tintinnabula de plus belle lorsqu'il ne parvint pas à la refermer derrière lui, puis tintinnabula encore. Et encore. « Pardon ! » cria-t-il dans cette salle d'attente vide, dont les seuls occupants étaient un porte-bloc, une fontaine à eau et un éventail de magazines people aux tons absurdes. Quoique – regardez-le, Mineur, dans son sweat aussi criard qu'un Stabilo et son bonnet court de Marseille sur la tête. Que personne ici présent ne traite jamais plus quiconque d'absurde.

Dans la salle d'examen, l'infirmier (un chauve d'origine taïwanaise, tatoué de partout, en proie à une récente peine de cœur qui ne touche ni de près ni de loin à notre histoire) se présenta avec un porte-bloc qu'il tendit à Arthur Mineur.

« Merci d'écrire votre nom complet tout en haut », dit l'infirmier, en préparant un curieux assortiment de fioles.

Le patient inscrivit le nom *Arthur Mineur*.

« Merci d'écrire le nom de la personne à contacter en cas d'urgence », poursuivit l'infirmier, tout en préparant le brassard pneumatique.

Le patient inscrivit le nom *Freddy Pelu*.

« Merci de préciser la nature de votre relation », demanda l'infirmier.

Le patient leva les yeux non sans surprise. Notre infirmier en mal d'amour jeta un œil au questionnaire avant de reposer le brassard servant à prendre la tension, avec son tube aux allures de varech et sa poire, sur le plateau près de lui (un instrument appelé, soit dit en passant, un manomètre).

« La nature de votre relation, monsieur Mineur, dit-il brusquement.

– Pas évident, comme question », répondit le patient. Après une brève pause, peinant à comprendre l'univers, il finit par écrire : *Incertaine.*

Cette maladresse du cœur se révéla également au cours d'un certain périple californien : Mineur n'était accompagné que de son amoureux, d'une vieille Saab, et de matériel de camping acheté à la va-vite, composé de deux sacs de couchage s'entre-zippant et d'un grand disque de nylon. Ce dernier, fabriqué en Suisse, se déployait pour former une tente dont le vaste intérieur défiait toute crédulité : Mineur était fasciné par ses poches, ses trappes de ventilation, son double toit ; ses coutures, ses filets, son toit circulaire façon Guggenheim. Toutefois, à l'image des Suisses, elle demeura neutre – ne lui rendit pas son amour. Sûr de sa propre infaillibilité, il dézippa la moustiquaire et fit entrer un essaim tapageur de moustiques en goguette qui fondit sur l'*open bar* humain ; il alla même jusqu'à zipper les sacs de couchage au plafond. Et le dernier jour, lorsqu'une averse sauvage arriva pour le déjeuner, il fut décidé que, si la tente était digne de confiance, Mineur, lui, ne l'était pas. Il fallait trouver un hôtel. Et le plus proche avait pour nom l'Hôtel d'Amour. Qui s'avéra un gâteau couleur crème en plein cœur d'une forêt détrempée, avec pour décor intérieur des roses blanches et des meubles à dorures ; la réceptionniste les salua non sans surprise ni ravissement – l'hôtel était dépourvu du moindre client en raison de l'annulation à la dernière minute d'un mariage. « Nous avons un autel en forme de rose, une prêtresse, un menu de mariage comprenant pièce montée et champagne, ainsi qu'un DJ et tout le tralala ! » Elle soupira, et ses collègues de travail posèrent sur les nouveaux venus un regard empli d'espoir. Dans une cage,

des colombes s'échangeaient leurs roucoulements romantiques. Quant à la prêtresse, plutôt corpulente dans ses habits noirs de pluie, elle afficha un sourire optimiste. Un quatuor à cordes avait entamé *Anything Goes*. Dehors, la tempête ferma la porte et entrava toute échappatoire. Il n'y avait visiblement aucun moyen de couper au destin.

« Tu en penses quoi ? » demandai-je à Arthur Mineur.

C'est moi, oui. Freddy Pelu. Je suis la personne à contacter en cas d'urgence (et celle qui vint chercher Mineur à la clinique après qu'il eut tourné de l'œil lors de sa prise de sang). Je ne suis pas très grand et plutôt mince, proche de la quarantaine, soit l'âge à partir duquel les charmantes excentricités de mes vingt ans (comme dormir avec un bonnet de soie pour préserver mes bouclettes et enfiler des chaussons à oreilles de lapin) deviennent les loufoqueries de l'âge mûr. Mes bouclettes se sont patinées telle de l'argenterie à bords festonnés ; mes lunettes rouges amplifient ma myopie ; et je suis à bout de souffle après un seul tour du parc à courir derrière mon chien. Mais pour l'heure je n'ai toujours pas pris une ride – je ne suis pas Arthur Mineur, moi. Plutôt, je suis ce que j'appellerais un alliage (ce que ma grand-mère, de son côté, appelait un *pasticcio*) d'ascendances italienne, espagnole et mexicaine – de simples nationalités, elles-mêmes issues des mélanges de migrations ibériennes, indigènes, africaines, arabes et franques, et ainsi de suite au gré d'autres ramifications jusqu'à ces humains élémentaires dont nous sommes toutes et tous descendants.

Depuis les neuf derniers mois, je vis avec ce patient ébranlé, cet Arthur Mineur, romancier voyageur, dans un plain-pied d'une pièce quasi-mais-pas-tout-à-fait étanche, du côté des Vulcan Steps à San Francisco, un pavillon que nous avons tendrement baptisé la « Cabane » et qui appartient à son ancien amant, Robert Brownburn – cela va faire une dizaine d'années que Mineur appelle cet endroit son chez-lui sans avoir jamais payé le moindre loyer. Une aubaine que partage Tomboy, un chiot bull dog dont les gens présument qu'il s'agit d'un mâle, quoique, comme Mineur s'évertue à le faire remarquer, les *tomboys* ou garçons manqués sont, par définition, plutôt des filles. Quelle corvée, quel honneur, quelle

comédie de partager la vie de ces deux-là. Neuf mois de bonheur non conjugal. Auxquels s'ajoutent les neuf années depuis lesquelles nous nous connaissons.

J'avais vingt-sept ans et lui quarante et un lorsque nous nous sommes mis ensemble, un peu comme ça ; et « un peu comme ça », c'est aussi la façon dont j'ai vécu les choses pendant neuf ans. Habitant chez mon oncle Carlos, ce vieux bougon, et ne me sentant pas chez moi dans mon foyer d'adoption (tout en devant exister et respirer avec cet appareil encombrant qu'est une deuxième langue), la Cabane m'apparut comme un endroit douillet où dormir. Mineur n'a jamais exigé plus d'un baiser en guise d'au revoir ; j'imaginais qu'il était accaparé par son travail ou ce qui retient l'attention des hommes de son âge. Neuf ans à présumer de telles choses – cela semble cruel aujourd'hui de l'admettre, mais ces années font partie de celles que je chéris le plus. La seule fois dans ma vie où j'ai pu me sentir comme un prince. Pouvoir aller et venir, au gré des réprimandes et des attentions. À l'époque, j'ignorais à quoi donner le nom d'« amour ».

Et il a fallu que je l'apprenne à mes dépens. Je me suis réveillé un beau matin à l'autre bout du monde, loin d'Arthur Mineur, sans voir autre chose que le bleu étincelant de son costume emblématique. J'ai compris que le bonheur était à la portée de ceux qui tendaient le bras pour s'en saisir. Et c'est comme ça que j'ai traversé le monde pour lui remettre le grappin dessus...

Mais ce jour-là, à l'Hôtel d'Amour, il ne m'épousa pas. Colombes et traiteurs pour témoins n'y firent rien, les puits de lumière au-dessus de nous martelés par la pluie battante. Sur son visage, un seul mot : *incertain*. « Il faut que j'y réfléchisse », dit-il.

Ceci est l'histoire d'une crise qui secoua notre vie. Pas à la clinique, ni à l'Hôtel d'Amour (ni lors d'autres funestes pérégrinations d'ailleurs), mais au cours d'un seul et unique périple. Qui commence et s'achève à San Francisco. Entre deux : un avion, un camping-car, un bus, un train ; un âne, une baleine et un orignal. Mais détournons-nous de moi, Freddy Pelu. Car je n'apparais dans cette histoire que bien plus tard.

(Pour le dire clairement : c'est le mot *conjoint* qu'il aurait dû noter sur le formulaire qu'on lui donna à la clinique.)

Jetez donc un œil sur Arthur Mineur aujourd'hui :

Debout sur le pont d'un ferry en partance de San Francisco, dans un costume dont le gris est taillé dans le même gris, exactement, que celui du brouillard, au point de le faire ressembler (comme dans un film d'horreur pas si effrayant que ça, au fond) au fantôme d'une tête flottante. Regardez-moi ses cheveux de plus en plus épars avec le temps, que le vent fouette en une meringue blonde à la pointe rigide, et puis ses lèvres délicates, son nez effilé, son menton en galoche rappelant des envahisseurs vikings tout droit sortis de la tapisserie de Bayeux, un homme aussi blanc que peut l'être un homme blanc, dont la seule couleur est fournie par les pointes rosées de son nez et de ses oreilles, ou le bleu verre-soufflé de ses yeux. Observez-le donc, Arthur Mineur. La cinquantaine passée et le fantôme de lui-même, en effet ; mais tandis que le ciel commence à s'assombrir, il se matérialise pleinement pour camper cet homme d'âge mûr et de grande taille qui frissonne dans le froid. Le voici donc, notre héros, regard aux aguets tel un homme s'étant laissé pousser la moustache, et qui demeure dans l'attente que quelqu'un enfin le remarque.

Et dans les faits, il se l'est laissé pousser, la moustache. Et dans les faits aussi, il attend bien que quelqu'un le remarque.

En ce matin brumeux d'octobre, voilà donc que notre Petit Romancier Américain s'achemine vers une bourgade issue de la ruée vers l'or dans la Sierra Nevada afin d'y donner une conférence dans le cadre du cycle *Intervenants de Renom*. Pour toute autre personne que lui, trois heures de voyage suffiraient amplement ; mais pourquoi faire simple quand on s'appelle Arthur Mineur ? Ainsi a-t-il choisi de monter à bord d'un ferry avant de prendre un train. Ce qui devrait lui faire poser le pied dans cette petite ville d'ici cinq heures environ, et il entend profiter du voyage pour épouser la vue qui dut être celle des orpailleurs tandis qu'ils gravissaient, depuis

San Francisco la débauchée, cette aride montagne à la source de leur fortune.

Ah, être en possession d'un manomètre à même de mesurer vraiment l'essence de l'homme ! Que révélerait-il de notre protagoniste, dont le sourire se pose délicatement sur cette ville qui est la sienne, et qui s'estompe peu à peu dans le brouillard telle une photo au temps d'exposition trop long ? L'agitation, peut-être, d'un cœur pataugeant dans une cage thoracique vieille de quelque cinquante années. Ainsi, à mon avis, que le plaisir de la reconnaissance filtrant au compte-gouttes : quoique les écrivains ne prétendent désirer qu'une seule chose, que leur encre puisse sécher avant qu'ils ne quittent cette planète, ce doit être ce plaisir qui réchauffe cet occupant solitaire des ponts supérieurs en ce dimanche froid et brumeux. Car n'est-il pas un Intervenant de Renom ? En route, en cette heure, vers les applaudissements des orpailleurs, à l'instar d'Oscar Wilde lors de sa tournée de l'Ouest américain (car telles sont ses illusions que Mineur s'imaginerait des chercheurs d'or plutôt que des cultivateurs de marijuana) ? Mais plus encore : car Arthur Mineur a reçu ces jours-ci plus d'invitations qu'au cours de l'année écoulée. Un prix prestigieux l'a sollicité pour qu'il fasse partie de son jury ; une compagnie de théâtre a demandé la permission de mettre en scène l'une de ses nouvelles. Se pourrait-il qu'un auditoire silencieux attende impatiemment la publication de son nouveau roman ? Quelque force cachée que ne reconnaîtrait pas le monde new-yorkais de l'édition et de la critique, qui, comme une station orbitale, observe de loin le reste de l'Amérique sans jamais chercher la moindre interaction ?

Ne prête pas attention à tout ça, lui dit en mémoire le poète Robert Brownburn. *Le but de l'écriture n'est autre que la page*. Facile à dire quand on s'appelle Robert Brownburn et qu'on est un célèbre poète : *Détourne-toi de l'amour*.

Robert Brownburn, poète donc – mon prédécesseur. Ils sont restés ensemble quinze années durant lesquelles, pour une bonne part, ils vécurent dans la Cabane. Mineur avait vingt et un ans lorsqu'ils se sont rencontrés sur Baker Beach à San Francisco. Mineur avait entamé une conversation avec une femme arborant des lunettes de soleil, une cigarette au coin des lèvres, qui dit s'appeler Marian et

lui conseilla de mettre sa jeunesse à profit et de la dilapider, avant de lui demander un petit service : pouvait-il accompagner son mari dans ces vagues qui déferlaient dangereusement ? Ce qu'il fit – l'homme n'étant autre que Robert Brownburn. Qui par la suite quitta Marian pour s'installer avec Mineur ; l'emmena à la cérémonie de remise du Pulitzer lorsqu'il lui fut décerné ; l'emmena à Paris, à Berlin, en Italie. Lorsqu'ils se séparèrent, Arthur Mineur était au mitan de sa trentaine. On peut ainsi dire que Robert Brownburn incarna sa jeunesse. Quant à moi, j'incarne ses années d'âge mûr. Existe-t-il quelqu'un d'autre, à ce jour inconnu, pour incarner le vieil âge d'Arthur Mineur ? Pas impossible qu'il eût épousé Robert Brownburn si cela lui avait été permis. Or l'époque était différente, tout comme la législation. Et je ne lui ai jamais posé la question.

Mais retournons à la fraîcheur de San Francisco, alors que Mineur, à bord du ferry, reçoit le premier des trois appels qu'il recevra ce matin :

« Allô-Peter-Hunt-en-ligne-pour-vous-ne-quitez-pas. »

Mineur tend l'oreille tandis que Céline Dion se lance dans la reprise intégrale de *You Shook Me All Night Long* d'AC/DC, suivie d'un interlude silencieux, suivi de la voix de Peter Hunt, son agent littéraire : « Arthur, je vais aller droit au but. » Il annonce les nouvelles, bonnes ou mauvaises, sur un ton électrique, tel l'électrochoc qui aiguillonne le bétail.

« Peter !

– Tu fais partie du jury pour ce prix littéraire, dit Peter d'une voix sèche (on l'imagine agiter sa queue de pur-sang retenant ses cheveux blancs dans son dos). J'aurais préféré que tu declines parce que je pensais que cette année tu avais une chance –

– Peter, ne sois pas ridicule –

– Si j'ai un conseil à te donner, te casse pas la tête à lire quoi que ce soit. Le vainqueur viendra à toi, comme par divination. Mieux vaut dépenser ton temps à d'autres choses.

– Merci Peter, mais mon devoir –

– Puisqu'on en est à parler d'autres choses, l'interrompt brutalement Peter, bonne nouvelle ! Je t'ai déniché un portrait exclusif de H. H. H. Mandern, un copieux article d'une dizaine de pages,

sur papier glacé avec photos et tout le bazar. Et il a explicitement demandé que ce soit toi qui t'y colles.

– Qui ça ?

– Toi, Arthur.

– Non, je veux dire qui a demandé ?

– Mandern. Il paraissait confus ; j'ai mis les points sur les i. Il s'apprête à partir en tournée pour son dernier bouquin. Toi tu t'envoles pour Palm Springs et Santa Fe. En vue d'un entretien sur scène. Tu pourras discuter avec lui après. Histoire de dégrossir son profil pour le magazine. Le seul hic, c'est que ton avion décolle dans deux jours.

– Dans ce cas ce sera non, répond Mineur d'une voix ferme. Je vais dans le Maine.

– Tu bosses sur un truc ?

– Peter, mon prochain livre sort dans six mois !

– Je suis sûr que t'as déjà commencé à travailler sur autre chose. »

Bien sûr que non. Notre sujet a atteint un certain point dans le cycle de vie des écrivains, soit ce moment où ils se départent à peine de leur manteau d'hiver aux couleurs des dernières révisions et ultimes changements grammaticaux, pour tenter une sortie d'hibernation – après avoir dilapidé des mois et des mois en quête de provisions de noix et autres fruits de l'esprit, essais divers et comptes rendus de lecture à même de différer l'inévitable, et ce parfois jusqu'à une date indéterminée – dans une sorte de rut littéraire : il est grand temps d'entamer un nouveau roman.

« Eh bien Palm Springs alors –

– Peter, j'ai dit non.

– Ça commence mardi, réfléchis, amuse-toi bien avec le comité du prix et bon retour chez toi – » Sur ce, la ligne coupe.

Dans les eaux de la baie de San Francisco, un visage apparaît : celui d'un phoque, dont le regard se pose fixement sur Arthur Mineur, seul dans ce vent froid qui souffle sur le pont du ferry. Mineur lui retourne son regard. Qui sait ce contre quoi l'animal tente de le mettre en garde ? Le phoque (à moins que ce ne soit une selkie ?) disparaît sous l'eau, laissant Mineur en plan.

Bon retour chez lui, en effet, car ça va faire un bail que ce Petit Romancier Américain a quitté ses terres natales. Un sacré bail même, au point qu'il y pense désormais, ainsi que le saumon doit voir le ruisseau de ses parents quand il y retourne, comme à une énième contrée étrangère. Après moult zigzags autour du monde – quelque neuf mille kilomètres à vol d'albatros (tiens, une anecdote pour une autre fois) –, il finit par atterrir chez lui, à San Francisco... et repartir illico, pour trois mois débarrassés de toute Amérique, à l'assaut des dernières touches à apporter à son roman. Notre auteur, plutôt avare, s'était réservé un cabanon sur une plage d'Oaxaca – un qui, fonctionnant à l'énergie solaire, le contraignait à se lever aux aurores et travailler jusqu'à ce que le courant reflue au coucher du soleil. Quelle épave c'était lorsqu'il m'est revenu, mais je voyais bien qu'il n'avait jamais été aussi satisfait dans sa vie.

Quel effet cela fait-il de rentrer sur ses propres terres après autant de temps ? Mineur avait dû se dire que c'était semblable à la reprise d'un roman délaissé quelque temps ; peut-être faudrait-il en reprendre la lecture quelques pages en arrière, histoire de se remettre en mémoire qui était Janie, ainsi que Butch et Jack, ou pourquoi tout le monde à Newtown-on-Tippet était si contrarié au sujet du château. Mais non, non, et non. C'est bien plus étrange que cela. Davantage comme reprendre un roman délaissé quelque temps et se rendre compte qu'il a continué de s'écrire durant votre absence. Ni Janie, ni Butch, ni Jack. Envolé, Newton. Disparu, le château. Pour une raison qui vous échappe, vous vous retrouvez dans l'espace, à orbiter autour de Saturne. Pire, les pages qui précèdent ont toutes été déchirées – pas moyen de relire quoi que ce soit. Rien à faire donc, si ce n'est reprendre là où vous en êtes – sur vos propres terres – et poursuivre votre chemin tant bien que mal. Peut-être vous direz-vous : *Mais qu'est-ce qui se passe ? Nom d'une pipe, se payerait-on ma poire ?*

Or il s'agit là d'une des vérités de l'existence, j'en ai peur : personne ne se paye votre poire.

Arthur Mineur court à sa perte

Arthur Mineur est un auteur reconnu et un homme heureux. Mais le principe du bonheur ne repose-t-il pas sur sa fugacité ?

À la mort de son amour de jeunesse, Mineur se retrouve dans une impasse. S'il ne rassemble pas très vite une grosse somme d'argent pour payer les arriérés de loyer qu'il doit, il devra quitter la bicoque de San Francisco où il coule des jours paisibles avec son compagnon Freddy. Il décide d'accepter toutes les rencontres littéraires qui lui sont proposées à travers les États-Unis et se lance alors dans un extravagant *road trip* à bord de Rosina, un vieux camping-car rouillé.

Dans cet entrelacs d'aventures, toutes plus rocambolesques les unes que les autres, c'est un instantané de l'Amérique contemporaine que nous offre Andrew Sean Greer. L'humour étant, semble-t-il nous dire, la réponse à tous les maux. Rire de tout, des maladresses mineures, des bouleversements majeurs, rire jaune d'un humour noir, comme si le rire était en vérité la seule planche de salut.

Andrew Sean Greer partage son temps entre San Francisco et la Toscane, où il enseigne. Il est l'auteur de quatre romans publiés en France, dont le plus récent, Les Tribulations d'Arthur Mineur (les premières aventures de notre don Quichotte roux !), prix Pulitzer 2018, paru chez Chambon en 2019.

ACTES SUD
éditeurs associés

www.actes-sud.fr

Dép. lég. : fév. 2024 / 22,50 € TTC France
ISBN 978-2-330-18649-4

